

L'islamisation de l'islam

Thomas Bauer

Université de Münster

Traduit de l'anglais par Abdou Filali-Ansary^{1*}

L'hebdomadaire *Der Spiegel* est la revue politique la plus lue et la plus respectée en Allemagne. Il n'est donc pas surprenant que l'islam apparaisse sur sa couverture à plusieurs reprises au cours des dernières décennies. Une de ces pages de couverture évoque l'islam comme "assoiffé de sang." A priori, un titre pareil devrait correspondre aux événements du 11 septembre 2001. Mais en fait ce n'était pas le cas. Le "méchant" n'était pas Ben Laden mais l'Ayatollah Khomeiny, et la couverture ne date pas de septembre 2001, mais de 1987. Toutefois, à plusieurs égards, l'image de l'islam présentée dans ce numéro n'est pas substantiellement différente de celle de l'après septembre 2001. Déjà à l'époque le fondamentalisme islamique était présenté comme irrationnel, fanatique, violent, irréconciliable avec la démocratie et une menace pour le monde entier.

Au cours des années qui ont suivi, *Der Spiegel* a continué de présenter l'islam de la même manière. En fait, l'islam n'est réapparu au niveau de la page de couverture qu'après l'événement de septembre 2001, une année au cours de laquelle, comme on pouvait s'y attendre, plusieurs couvertures lui ont été consacrées. L'une d'entre elles formule la question suivante: "Qui était Muhammad? Le secret de l'islam," et c'est là qu'on trouve l'image de l'islam, chargée de préjugés et déformée, telle qu'elle a prévalu en Occident depuis le fameux 11 septembre. Ben Laden apparaît également dans le numéro qui porte comme titre: "Entreprise terroriste, maudissant l'Occident satanique et menaçant l'Allemagne également." Encore une fois, une telle diatribe fait penser à l'après 11 septembre, mais, de nouveau, ce n'était pas le cas. Malgré la mention de Ben Laden dans ce numéro de *Der Spiegel* (qui n'est pas connu pour ses capacités de prédire l'avenir), il s'agit encore d'un numéro d'avant le 11 septembre, daté de juin de la même année.

Ce rapide examen de la presse montre que le 11 septembre n'est pas à l'origine de l'image actuelle de l'islam, mais qu'il a plutôt renforcé et imposé une perception déjà existante. La construction de l'islam comme ennemi juré de l'Occident a donc commencé bien avant, plus précisément au cours des années soixante-dix. Le numéro de *Der Spiegel* de juillet 1973 est d'un intérêt particulier à cet égard. L'occasion choisie pour son titre de couverture était que le nombre de Turcs en Allemagne avait

1. Thomas Bauer est Professeur d'Etudes islamiques et de langue et littérature arabe. Le traducteur tient à adresser ses vifs remerciements à MM. Khalid El Kadiri et Abdelfattah Kilito pour avoir bien voulu lire une première version de cette traduction et pour avoir formulé des remarques et suggestions qui ont été très utiles pour sa finalisation.

atteint un million. La couverture montrait une famille turque avec cinq enfants, le titre annonçait: “Des ghettos en Allemagne: un million de Turcs.” Les articles consacrés à ce sujet étaient ouvertement xénophobes. L'article principal portait comme titre: “Les Turcs arrivent, fuyez si vous le pouvez!” Le numéro décrit un cauchemar où les villes allemandes sont remplies de bidonvilles et de ghettos, bien pires que le Bronx, peuplés d'illettrés qui ne comprennent pas l'allemand et contrôlés par des gangs de criminels. On ne peut que recommander de lire cet article aujourd'hui, maintenant que quarante ans se sont écoulés, pour voir à quel point l'intégration des Turcs en Allemagne a réussi. Dans le contexte du présent article, toutefois, un autre fait appelle l'attention. Malgré tous les scénarios d'horreur évoqués dans ce numéro de *Der Spiegel*, l'islam n'est pas une seule fois mentionné. Il a fallu donc un certain temps pour que la xénophobie soit remplacée par l'islamophobie.

L'année 1973 était également l'année de la crise pétrolière. Le “cheikh pétrole” a été retenu comme thème de deux numéros parus en novembre. Là, en fait, l'islam a été mentionné comme une force unificatrice des pays du Proche-Orient, alors que le tournant qui a produit l'image de l'islam comme effrayant devait attendre quelques années. C'était en fait la révolution iranienne, la constitution de la république islamique d'Iran en 1979 qui a profondément transformé l'image publique de l'islam dans l'Occident. Nous retournerons à la page de couverture de *Der Spiegel* après sept années. Pour le moment, il suffit de relever que la construction de l'islam comme un ennemi a commencé vers la fin des années 70 du XX^{ème} siècle et non pas avec les événements du 11 septembre 2001. Plus encore, c'était un événement politique, la révolution iranienne, et pas un événement religieux qui a fait apparaître la religion de l'islam comme une menace. Grâce à cette stratégie, l'islam pouvait être imaginé comme un ennemi en mesure de remplacer le communisme quand, vers la fin des années 80, la menace du bloc de l'Est a commencé à se dissiper. Les dépenses militaires des États-Unis n'ont pas diminué de façon significative après la fin de la guerre froide (contrairement à ce qui s'est passé après la Deuxième Guerre Mondiale). En toute vraisemblance, la peur de l'islam n'est pas étrangère au maintien des dépenses militaires au niveau qu'elles avaient atteint auparavant.

Les stratégies visant à créer une image de l'islam comme une menace ne devaient pas être inventées à partir de rien; elles étaient déjà présentes dans l'approche académique des Occidentaux à l'égard de l'islam et il fallait juste les adapter à des objectifs nouveaux. Curieusement, au moment où, dans le monde académique, les anciennes approches essentialistes étaient abandonnées, elles furent reprises par les médias et par la propagande politique.

La principale stratégie consistait dans ce qu'on pourrait appeler une construction où l'islam apparaît comme étranger. Le numéro de juin 2000 le dit clairement: “Aucune religion mondiale n'est aussi étrangère pour nous que l'islam.” Une telle formulation peut surprendre, du fait que l'islam est une religion monothéiste assez

proche du christianisme (et encore plus proche du judaïsme), alors que l'hindouisme et le bouddhisme sont fondés sur des principes bien différents. Pour des chrétiens, l'islam en tant que religion peut difficilement être plus étranger que des religions telles que le jaïnisme ou le shintoïsme. Pourtant, c'est exactement ce qui s'est produit, consciemment ou inconsciemment: l'islam a été présenté comme aussi étrange et aussi étranger qu'une religion pouvait l'être. Une telle transformation n'aurait pas été possible si l'islam avait été conçu seulement comme religion. En fait, l'islam a été conçu non seulement comme religion, mais comme culture et comme mouvement politique.

Une coïncidence étrange est venue renforcer cette conception. C'est un fait que les cultures sont nommées par référence à une région géographique, à des peuples ou à des périodes historiques particulières. Ainsi parlons-nous de la culture du Japon, des cultures des Aztèques et des Mayas, ou de la culture de l'âge de bronze ou de l'ancien Proche-Orient. Avec l'islam, on a affaire pratiquement au seul cas où une culture est désignée par sa religion principale. Étiqueter les cultures d'Afrique du Nord, du Proche-Orient et de parties du sud et sud-est asiatique avec l'adjectif islamique, suggère que la religion de l'islam a joué un rôle plus important dans ces contextes que ne l'ont fait les autres religions dans les cultures désignées de façons différentes. En fait, l'histoire nous montre qu'il n'en est rien. La culture populaire à Bagdad au X^{ème} siècle, au Caire au XIV^{ème}, à Malacca au XVI^{ème}, à Beyrouth au XIX^{ème} siècle n'était pas plus dominée par la religion que ne l'étaient les cultures contemporaines en Inde ou en Europe. Le sentiment répandu est malgré tout différent. Nous lisons de façon régulière que la culture islamique est toute façonnée par la religion, que tous les aspects de la vie sont réglementés par la religion et ainsi de suite.

La coïncidence terminologique ne suffit pas à expliquer une telle image de la culture de l'islam. Un autre facteur peut être invoqué, que j'appellerai, empruntant une expression à Aziz Al-Azmeh, l'islamisation de l'islam, à laquelle je consacrerai la suite de cet article. Ma thèse principale est que, à travers le mécanisme de l'islamisation de l'islam, les cultures de diverses parties du monde musulman (si une telle entité existe), bien différentes les unes des autres, sont fusionnées dans une structure qui est considérée comme implacablement dominée par une seule religion, une religion qui, au surplus, serait fanatique, rétrograde et profondément enracinée dans des temps médiévaux. "Aucune des religions mondiales n'est aussi étrangère pour nous que l'islam." Cette affirmation n'a de sens que si le mot islam ne renvoie pas à la religion, mais à la culture globale qui lui est associée. C'est précisément ce processus d'islamisation de l'islam qui permet de présenter cette religion comme étrangère puis, en conséquence, comme un danger et comme une menace.

Dans la suite de cet article, j'examinerai les quatre stratégies majeures de l'islamisation de l'islam qui, non seulement contribuent à la formation de l'image de l'islam en Occident, mais également à la constitution de l'image propre de l'islam dans les pays musulmans de nos jours. Je commence par montrer l'importance de la question:

1. Les discours non religieux produits en contextes musulmans sont ignorés ou considérés comme dépourvus d'importance.

La culture islamique était-elle ou serait-elle effectivement et entièrement dominée par la religion, serait-elle chargée du sacré, autant qu'on le suppose? Bien sûr que non. Plusieurs aspects de la vie étaient dominés par des discours complètement et essentiellement séculiers. Une page d'un manuscrit arabe créée et illustrée en 1273 pointe vers plusieurs d'entre eux.

Premièrement, l'auteur, un certain Ibn Butlan, était chrétien, ce qui indique que les sociétés musulmanes étaient et restent multireligieuses. Mais le fait que l'auteur ait été un pieux chrétien, mort en 1066 dans un monastère, n'est nullement significatif pour le texte qui est adressé non pas à des lecteurs chrétiens mais un à lectorat général, composé essentiellement de musulmans. Le livre, intitulé *Le Banquet médical*, est un pamphlet humoristique sur les charlatans – guérisseurs, leur ignorance et leur arrogance, avec des remarques sur l'éthique de la profession médicale, un écrit plein d'ironie et de satire, quelque chose dont l'existence dans les sociétés musulmanes est niée par plusieurs personnes depuis l'affaire des caricatures danoises. Outre cet ouvrage satirique, l'auteur, qui était un médecin professionnel, a produit des écrits plus sérieux dans le domaine de la médecine. La médecine est, dans les contextes musulmans, un de ces champs qui étaient complètement séculiers, même au plan de ses aspects éthiques. Les médecins devaient bien prêter serment, mais ils ne le faisaient jamais sur le Coran ou sur la Bible. Ils prononçaient plutôt le serment d'Hippocrate. À l'évidence ce dernier était un Grec polythéiste, à qui la médecine islamique a tout de même emprunté ses fondements éthiques, ce qui amène à se demander pour quelle raison on l'appellerait encore médecine *islamique*.

Le discours séculier le plus important dans les sociétés musulmanes était, sans doute, celui de la poésie. A ses débuts, bien avant l'avènement de l'islam, la poésie arabe a été une littérature entièrement séculière. Cinq siècles plus tard, elle était encore à peu près exclusivement un discours séculier et, à part certains textes mystiques et des poèmes à la gloire du Prophète, elle est restée telle jusqu'à présent. La poésie était l'un des discours essentiels dans la société, omniprésente dans tous les espaces islamiques. Toute personne éduquée, y compris les spécialistes en religion, devait être en mesure d'apprécier et de composer de la poésie. Même l'ayatollah Khomeiny a publié un livre de poésie profane, des poèmes de *Ghazal*. Bien sûr, la poésie est également présente dans le livre d'Ibn Butlan. Le fait qu'il y ait des poèmes d'amour homoérotiques ne rend pas les choses moins compliquées. Les études orientales conduites en Occident relèguent la poésie à une place très marginale. Dans les livres populaires sur l'islam qu'on trouve dans nos bibliothèques, la poésie est rarement mentionnée.

Revenons au manuscrit illustré qui date de l'année 1273. Le seul fait qu'il y ait une illustration pourrait paraître surprenant pour les lecteurs des livres sur l'islam, car ils ont appris que l'islam prohibe la production de portraits des êtres humains ou même le dessin figuratif en général. Une visite à n'importe quel musée d'art islamique prouve le contraire et, encore une fois, il paraît problématique que cet art devrait être appelé islamique, dans la mesure où la plupart des œuvres d'art sont purement séculières, sinon même contraires à l'islam, telles que les coupes en cuivre destinées à la consommation du vin. [La consommation du vin est également présente dans la scène représentée par l'illustration.] Bien sûr la consommation du vin est une violation des prescriptions de l'islam, mais on ne trouve dans aucune littérature mondiale une accumulation de poèmes sur le vin comparable à ce l'on peut trouver en arabe et en persan, au dépit de nombreux Arabes et Iraniens, un fait passé sous silence par les nombreux experts autoproclamés de l'islam.

Outre la consommation de vin qui s'est poursuivie, il y a le cas de la musique. La musique a été prohibée par les Talibans et reste encore prohibée en Arabie Saoudite et dans plusieurs provinces au Pakistan. En Iran la musique pop est interdite et il est interdit aux femmes de chanter devant des audiences d'hommes. Est-il vrai que l'islam prohibe la musique? Certainement pas, puisque plusieurs lettrés musulmans ont écrit des traités en faveur de la musique, et il existe une tradition riche et diversifiée de musique classique dans les terres de l'islam. Encore une fois, les soufis mis à part, la musique est un phénomène séculier. Elle est malgré tout appelée, conformément à la pratique de confondre culture et religion, "musique islamique." Il reste qu'aucun de ceux qui poursuivent des études islamiques en Occident ne reçoit une introduction au champ fascinant de la musique soi-disant "islamique."

Même dans cette page d'un livre singulier et innocent, nous trouvons une image de la culture islamique en Occident et parmi les fondamentalistes musulmans (qui partagent cette perception dans une grande mesure) très distordue du fait que des discours non religieux dans les sociétés islamiques sont écartés ou considérés de peu d'importance. Ils sont largement ignorés dans les études islamiques poursuivies en Occident et considérés comme de peu d'importance ou même, suivant les fondamentalistes musulmans, comme source de déviance.

Le premier point a porté sur les discours séculiers dans les sociétés islamiques, qui sont négligés ou marginalisés. Une attitude comparable peut être constatée dans des cas où les discours comportent des éléments religieux et des éléments non religieux ou dans des champs où coexistent des discours religieux avec d'autres, non religieux. Dans ces cas, la règle est la suivante:

2. Les discours qui contiennent des éléments à la fois religieux et non religieux sont réduits à leur composante religieuse. Dans les champs où discours religieux et

discours séculier coexistent, les discours séculiers sont considérés comme étant de peu de poids.

On peut trouver un bon exemple pour la première facette de cette stratégie dans le cas de la loi islamique. Le *fiqh*, la loi islamique ou plutôt la jurisprudence islamique, n'est pas la même chose que la charia. Celle-ci, somme totale des jugements de Dieu sur les actes humains, constitue le fondement de la loi islamique dont la méthodologie est similaire à celle des autres systèmes législatifs. La loi islamique adopte des méthodes exégétiques, des procédures rationnelles et fait usage de sources non religieuses telles que la loi coutumière ou la notion de bien public. Tous ces éléments et procédures sont généralement négligés par les médias. C'est la raison pour laquelle le public est plutôt effrayé lorsque, par exemple, les rebelles libyens ont annoncé qu'ils feraient désormais de la charia la base de la législation.

Ceci nous ramène à la seconde facette du point qui doit être discutée à ce propos, à savoir la relation entre l'État et l'islam. C'est l'un des préjugés les plus communs sur l'islam qu'il n'y a pas de séparation entre État et religion et que pour cette raison l'islam ne serait pas conciliable avec la démocratie. En fait le slogan "l'islam *Din wa Dawla*" (religion et État) a été inventé au XIX^{ème} siècle par des musulmans qui formulaient une idéologie islamique comme contrepartie aux idéologies occidentales auxquelles le monde musulman était exposé à l'époque. C'était la naissance de l'islam politique, considéré aujourd'hui par de nombreuses personnes en Occident (et, évidemment, par les musulmans fondamentalistes) comme caractéristique de l'islam dans son ensemble. Mais l'histoire nous donne une leçon bien différente. La pensée politique dans l'islam prémoderne n'était pas limitée au discours religieux. En fait, des approches philosophiques et séculières ont existé côte à côte avec les conceptions religieuses. La poésie, encore une fois, a produit une image séculière de l'État et du détenteur du pouvoir.

Prenons pour exemple le poète et secrétaire de chancellerie à Damas, Ibn Nubatah al-Misri (1297-1366). Il était l'un des plus fameux poètes et prosateurs de son temps. L'ensemble de ses textes en prose sont strictement séculiers, ainsi que l'essentiel de sa poésie. Les principales exceptions sont quelques poèmes à la gloire du Prophète. Parmi ceux auxquels ses poèmes étaient adressés il y avait les sultans al-Malik al-Mu'ayyad et son fils al-Afdal, descendants de la dynastie des Ayoubides, fondée par Saladin. Même si la dynastie était arrivée à sa fin, les nouveaux détenteurs du pouvoir, les mamelouks, lemployèrent comme gouverneurs de la ville syrienne de Hamah entre 1310 et 1341. Dans ses nombreux poèmes dédiés à al-Mu'ayyad et al-Afdal, Ibn Nubatah a exalté leur détermination et leurs prouesses, leur esprit et leur générosité, mais n'a pas le moindre mot pour leur légitimation religieuse. Quand al-Afdal succéda à son père en 1332, Ibn Nubatah lui a dédié un livre de conseils, lequel, deux siècles avant la publication posthume du *Prince* de Machiavel, présente une approche strictement séculière à la politique. Dans ce livre, la religion est présentée comme un objet de la politique, qui doit être poursuivie selon ses propres règles. Il n'est jamais conseillé au prince d'adhérer strictement à la loi islamique ou

de prendre soin de son salut ou du salut de ses sujets. Plus intéressante encore est la vision qu'Ibn Nubatah a de l'histoire. Contrairement à ce qui est généralement considéré comme la vision dominante au Moyen Âge, Ibn Nubatah ne voyait pas l'histoire comme undéploiement de la prédestination divine, mais plutôt comme un produit de l'action de l'homme. L'histoire, selon lui, est animée par les passions des hommes. Il en résulte que le détenteur du pouvoir, s'il veut réussir, doit maîtriser ses passions et mobiliser les passions des autres à son service. Ibn Nubatah n'était pas le seul à entretenir une vision anthropocentrique du monde. Ce devait être le cas pour les intellectuels de son temps, comme le prouvent les idées sur l'histoire formulées par son jeune et aujourd'hui bien plus fameux contemporain Ibn Khaldoun.

La "stratégie numéro deux" définit également notre perception de la violence dans les contextes islamiques. Premièrement, la violence commise par des musulmans attire bien plus l'attention des médias que la violence commise par les adhérents d'autres religions. Le massacre de milliers de Tamils hindouistes commis par l'armée du Sri Lanka ou la persécution des Rohingya musulmans en Birmanie n'ont pas été au centre des couvertures médiatiques et n'ont pas affecté la perception occidentale du bouddhisme comme une religion particulièrement pacifique. Deuxièmement, on ne peut dire que toute violence commise par des musulmans soit islamique. Les premiers attentats-suicides en Palestine n'étaient pas perpétrés par des islamistes, mais par des communistes du FPLP. Troisièmement, même si la violence commise par des musulmans est justifiée par des arguments religieux, la religion n'est jamais sa cause immédiate ni sa seule raison ou sa raison principale. Hamas, par exemple, est bien sûr la branche palestinienne du mouvement des Frères musulmans. Ceci ne veut pas dire que la violence du Hamas soit motivée principalement par la religion, même si la religion offre un langage qui glorifie les actes de violence extrême et autodestructrice, tels que les attentats-suicides. Hamas est avant toute une organisation qui poursuit un agenda nationaliste palestinien. Nier l'agenda politique du Hamas et réduire le mouvement à ses origines religieuses constitue un prétexte pour éviter de négocier avec cette organisation, puisque, comme il est supposé généralement, les oppositions entre les tendances politiques est possible, sauf lorsqu'on a affaire à des fanatiques religieux.

Il en est de même pour les attaques de septembre 2001. Immédiatement après les attentats, Ben Laden a prononcé un discours de propagande dans lequel il a présenté les attaques terroristes avec des références religieuses. Les discours d'Ayman Al-Zawahiri et Abou Ghait diffusés à la même occasion ont en revanche insisté sur le contexte politique et particulièrement sur leurs idées à propos de l'impérialisme américain et les conséquences catastrophiques de l'embargo américain infligé à l'Irak. L'essentiel de ce qu'ils ont dit aurait bien pu l'être par Fidel Castro. Comme on pouvait le prévoir, le discours de Ben Laden a reçu une bien plus grande attention de la part des médias, alors que les autres discours ont été à peine mentionnés. Alors que le discours de Ben Laden a été rapidement traduit en allemand, les deux autres non. Il me semble évident que, en général, le contexte politique des attentats du 11

septembre est encore peu connu du public occidental. Je dirai un mot rapide de la stratégie numéro trois.

3. Alors qu'il existe plusieurs discours religieux, on considère le plus radical et le moins disposé au compromis comme orthodoxe, et les autres comme déviants ou hors normes.

À chaque fois que les médias occidentaux traitent de sujets tels que "Femmes et islam," ou "l'islam et l'homosexualité" ou tout autre thème qui se présente dans les discours contemporains sur l'islam, les Talibans et l'Arabie Saoudite sont mentionnés comme des autorités principales. Les Wahhabites en Arabie Saoudite sont considérés par les médias occidentaux comme une forme d'islam particulièrement orthodoxe. "Orthodoxe" signifie "adoption de la foi vraie," or, en fait, s'agissant des interprétations wahhabites, c'est ce que la plupart des musulmans rejettent aujourd'hui. C'est un fait que, depuis l'apparition du wahhabisme en tant que force politique au début du XIX^{ème} siècle, les maîtres du discours religieux de toutes les régions du monde musulman et de toutes les écoles de pensée et mouvements, les traditionnelles autant que les libérales, les sunnites tout comme les chiites, ont considéré le wahhabisme comme une forme déviante d'islam, peut-être pas islamique du tout. En conséquence, il n'est pas correct de désigner la seule Arabie Saoudite ou le wahhabisme d'Arabie Saoudite comme particulièrement orthodoxe ou comme une forme d'islam particulièrement orthodoxe. C'est plutôt le contraire.

4. La "médiévalisation" de l'islam

Dernier point, je voudrais mentionner une quatrième et dernière stratégie visant à rendre l'islam étranger. En fait c'est une stratégie bien ancienne et elle n'entre pas précisément dans la catégorie de l'islamisation de l'islam. C'est la raison pour laquelle je la décris comme une *médiévalisation* de l'islam. C'est une habitude bien ancienne de désigner la culture islamique classique comme médiévale. De cette façon, on s'autorise à parler d'un Moyen Âge islamique et on impose à l'histoire islamique une périodisation qui a été conçue à l'origine pour l'histoire européenne (et qui a souvent été critiquée par les historiens de l'Europe). Mais, peut-on se demander si la répartition tripartite: antiquité – moyen-âge – modernité convient au cas de l'histoire islamique? Après tout, nous ne parlons pas d'un Japon médiéval ou d'un Moyen Âge aztèque. Il me semble que parler du Moyen Âge islamique n'est pas plus sensé que de parler d'un Moyen Âge chinois. Car évoquer un Moyen Âge islamique conduit à éliminer tout un empire et à en inventer un autre qui n'a jamais existé.

Je pense bien évidemment à l'empire romain, qui a été déclaré mort et à l'empire byzantin qui a dû être inventé. La plupart d'entre nous, en toute probabilité, ont appris à l'école que l'empire romain a cessé d'exister en l'an 476, alors qu'au cours de la même année l'empire romain avait juste perdu quelques-unes de ses provinces occidentales. La moitié orientale de l'empire a survécu pendant plus d'un millénaire. Lorsque le sultan Mehmet a pris Constantinople en 1453, il a en fait conquis la capitale de l'empire romain et ajouté le titre de *Qayçar e-Rum* (Empereur

de Rome) à ses autres titres. Au surplus, ni le sultan Mehmet ni aucun des sultans qui lui ont succédé n'ont changé le nom de la ville. En fait le nom officiel de la capitale, tel qu'inscrit sur les pièces de monnaie, est resté Constantinople jusqu'à la fin du sultanat en 1922.

Ce qui est resté de l'empire romain après la chute des provinces occidentales a gardé le nom de Rome pour ses habitants, et les armées arabes n'ont assiégé nul ennemi en Anatolie autre que *Al-Rum*, c'est-à-dire Rome.

Ce qui est vrai pour la politique l'est également pour la culture. Des études récentes par des historiens britanniques tels que Peter Adam et d'autres ont récemment confirmé que l'économie, la culture matérielle et l'éducation ont connu un net déclin dans les parties occidentales de l'empire romain entre le quatrième et le sixième de l'ère commune. Alors que plus à l'est, l'économie a fleuri, la culture matérielle s'est maintenue à un haut niveau, et l'héritage culturel n'est pas tombé dans l'oubli. La conquête arabe n'a pas changé cette situation. Pour mentionner quelques exemples: les gens ont continué à payer avec des pièces en or, en argent et en bronze, alors que l'Europe était devenue une économie de troc. Les gens ont continué à fréquenter les bains publics, alors que la tradition romaine des bains publics a disparu dans l'Occident. De larges constructions en pierre et en briques ont continué à être élevées dans l'est, alors que dans l'Ouest plusieurs établissements humains furent abandonnés et des cités et villes entières sont tombées en décadence. Alors que l'Occident avait cessé d'être une culture urbaine, en Orient de nouveaux centres urbains (comme Al-Fustat – devenue plus tard Le Caire – et Baghdad) ont été fondés. Alors que le savoir scientifique de l'Antiquité est tombé dans l'oubli dans l'Occident, il a été transmis, traduit et étendu dans l'est romain et islamique.

En résumé, alors que la transformation de l'empire romain était si radicale qu'elle justifiait de la considérer comme une cassure entre l'Antiquité et une nouvelle phase, le Moyen Âge, l'Orient n'a vécu rien de tel puisque, à la fois du point de vue politique et culturel, l'Antiquité s'y est prolongée. Il est donc parfaitement censé de considérer le soi-disant empire byzantin et l'empire islamique comme les héritiers naturels des empires du monde antique.

En Occident, toutefois, les élites ont été rarement disposées à accepter que l'antiquité se soit prolongée en Orient. Au Moyen Âge, l'Eglise Romaine et l'"Empereur du Saint Empire" en Europe avaient toutes sortes de raisons de se présenter comme les seuls héritiers authentiques et légitimes de l'antique empire de Rome. L'empereur romain d'Orient a été désigné par le titre d'empereur des Grecs pour occulter toute continuité entre l'empire de Constantinople et l'empire romain. En désignant l'empire romain comme grec, l'Occident pouvait s'approprier l'héritage des Romains. Au XVIII^{ème} siècle cette terminologie est devenue encore une fois problématique. À ce moment, l'Europe a découvert qu'elle avait non seulement un héritage romain mais également un héritage grec. Pour pouvoir s'approprier l'héritage des Grecs et des Romains à la fois, le terme grec pour l'empire romain

tardif n'était plus convenable. La désignation de Grec devait être réservée à l'ère classique, préchrétienne. Il fallait donc inventer un nouveau nom pour désigner les Grecs des temps ultérieurs. Le nouveau nom a été inventé effectivement en France au XVIII^{ème} siècle: c'était le terme de byzantin, qui est rapidement devenu populaire comme désignation pour l'empire romain tardif. En fait, un empire qui se serait appelé lui-même byzantin n'a jamais existé. Mais il a dû être inventé pour faire apparaître l'Occident comme le seul et unique héritier légitime des Grecs et des Romains.

Il n'est donc pas surprenant que l'islam ait fini par paraître encore pire que les Grecs de Byzance. Il n'a pratiquement jamais été possible de considérer la culture islamique comme une continuation des cultures de l'Antiquité. Il reste finalement admis que les lettrés musulmans ont eu un certain rôle dans la transmission du savoir grec et qu'ils ont ainsi contribué à apporter quelques lumières au sombre Moyen Âge. Mais ils sont toujours considérés comme faisant partie du Moyen Âge, quoique probablement une version plutôt légère, mais bien enracinée quand même dans le Moyen Âge, dont ils n'auraient jamais pu échapper. Byzance a été inventé pour médiévaliser l'empire romain tardif. L'islam comme religion, ayant son origine au septième siècle, était médiévalde fait, indépendamment de la continuité avec les cultures classiques de Grèce et de la Perse (encore une fois, religion et culture sont considérées comme une seule et même chose). Et, d'une façon encore plus importante, en médiévalisant Byzance et l'islam, les deux entités sont exclues de l'histoire européenne moderne et, du même coup, de l'histoire de la modernité.

L'Europe moderne se définit elle-même essentiellement comme la culture qui a dépassé le Moyen Âge. Le Moyen-Âge est placé aux antipodes de l'Occident moderne et est la concrétisation de l'étrangeté la plus extrême. Et cela constitue l'état avec lequel l'islam est le plus souvent identifié. La lapidation de ceux qui sont accusés d'adultère est considérée comme "médiévale," alors qu'aucun cas ne nous est connu dans l'histoire des terres d'islam pendant la période que nous appelons Moyen-Âge. Les protestations contre les caricatures danoises ont été liées à une mentalité musulmane médiévale, et il est aisé de trouver d'autres exemples dans lesquels l'islam moderne est accusé d'être bloqué dans le Moyen Âge. Cette "médiévalisation" de l'islam a des conséquences politiques immédiates. Ainsi, par exemple, Wolfgang Merkel, un publiciste et conseiller auprès de politiciens influents a présenté des arguments contre l'admission de la Turquie dans la Communauté Européenne en utilisant exactement cet argument pseudo historique:

"Le problème central concernant la compatibilité de l'islam avec la démocratie est dû au fait que l'islam n'a jamais vécu un véritable moment des Lumières. (...) Il n'y a jamais eu de Renaissance, au cours de laquelle un Machiavel aurait remplacé le concept d'ordre divin par le principe d'auto gouvernement humain. (...) En islam, la conception théocentrique n'a jamais été remplacée par une vision anthropocentrique, laquelle est, bien entendu, une précondition pour la démocratie."

Comme nous l'avons vu auparavant, avec Ibn Nubatah et d'autres, les Arabes ont eu leur "Machiavel" deux siècles plus tôt. S'il n'y avait aucune Renaissance en islam, c'est parce qu'il n'y a jamais eu de Moyen Âge. Si l'Antiquité n'est pas morte, elle ne pouvait pas être ressuscitée. Malgré tout, la similarité de diverses périodes dans l'histoire islamique avec la Renaissance européenne est tellement frappante que de nombreux spécialistes ont utilisé le terme renaissance pour l'histoire islamique.

Il reste encore beaucoup d'intellectuels européens qui préfèrent un modèle appelé par Jürgen Gerhards "substantialisme historique." Selon Gerhards, "les substantialistes historiques croient que l'exceptionnalité culturelle de l'Europe est fondée dans ses racines intellectuelles, qui s'étend depuis l'Antiquité judéo-greco-romaine via la Renaissance et les Lumières jusqu'à la conscience scientifique moderne."

Si, suivant les substantialistes historiques, l'histoire européenne est constituée de l'Antiquité, de la Renaissance, des Lumières et de la Modernité, où est passé le Moyen Âge? "Le Moyen-Âge, ce sont les autres! ." La médiévalisation de l'islam est l'une des stratégies les plus réussies de transformation de l'islam et des musulmans en êtres foncièrement étrangers.

Par la conception de l'islam comme phénomène médiéval, les quatre stratégies de construction de l'islam comme un être étranger sont combinées. Si l'islam est, en tant que phénomène typiquement médiéval, une religion et rien d'autre, il n'y reste pas de place pour des discours séculiers et, bien évidemment, aucune place pour les Lumières, la démocratie et la pensée éclairée en général. Une telle image n'est valable, historiquement parlant, ni pour des temps passés, ni pour des temps présents, mais elle est puissante, comme le montre une autre couverture de *Der Spiegel*. Nous sommes ramenés, encore une fois, à la révolution iranienne. La couverture montre un guerrier musulman médiéval monté à cheval avec un sabre à la main. Derrière lui sur son cheval, une femme strictement voilée dans son tchador. Le tout sous le titre: "Retour au Moyen Âge."

Les préjugés de 1979 sont encore à l'œuvre, renforcés par les attentats de septembre 2001. À présent il est important de comprendre les stratégies d'"islamisation" et de "médiévalisation" de l'islam si on veut réagir correctement aux développements qui se produisent au Proche-Orient et en Afrique du Nord, où des peuples islamiques semblent avoir plus de succès qu'autrefois dans la mise au point de sociétés islamiques modernes.

ملخص: "أسلمة" الإسلام

تسعى هذه المقالة إلى إظهار أن التصور السائد للإسلام في عصرنا إنما هو نتيجة عمليات إسقاط وتشويه وتلاعب يمكن الكشف عنها وتحليلها. وتتعارض المقاربة المعتمدة في المقالة مع الحججة التي يعول عليها الدعاة الذين يركزون على المثل المرتبطة بالإسلام. وبدلاً من ذلك، تلقي المقالة أضواءً على الطرق التي انتهجت في إنتاج صور مشوهة أيام كان العالمان المسيحي والإسلامي منخرطين في علاقات عداء وصراع، وعلى السبل

التي يحصل بها تجاوز هذه العلاقات ومواصلتها أيامنا هذه من قبل وسائل الإعلام. ولا يقتصر النقد على الصور التي هي من إنتاج عموم الناس فحسب، بل ينصب أيضًا على تلك المفاهيم التي وضعها الدارسون. وبالجملة، تظهر هذه المقالة كيف أن مقولات أساسية في السرديات التاريخية قد أسهمت في إفساد فهم السيرورات التاريخية في السياقات الإسلامية.

الكلمات المفتاحية: الإسلام، وسائل الإعلام، المفاهيم، المسيحية، الصراع.

Résumé: L'islamisation de l'islam

L'auteur veut montrer que la perception répandue de l'islam est le résultat de projections, distorsions voire manipulations qu'on peut identifier et analyser. La démarche adoptée n'a rien à voir avec celle des prêcheurs qui se contentent de décrire un islam idéal. L'analyse est centrée plutôt sur le travail de construction commencé au cours des siècles passés, lorsque les rapports entre la chrétienté et les musulmans étaient marqués par le conflit, et sur les procédés par lesquels le même travail est entrepris de nos jours par les médias. L'article analyse également comment des procédés adoptés par des historiens ont contribué à planter dans les esprits des manières de voir que rien n'autorise dans les données disponibles. Les historiens seront intéressés par une critique très fine de la manière dont certaines catégories (notamment en matière de périodisation) vont à l'encontre du souci de produire des narrations respectueuses des sources et données disponibles.

Mots-clés: Islam, islamisation, chrétienté, conflit, médias, historiens, conflit.

Abstract: The Islamisation of Islam

This article seeks to show that the widespread perception of Islam in our time is the result of projections, distortions and manipulations which can be exposed and analysed. The approach stands in contrast with the kind of argument generally invoked by preachers, who focus on ideals associated with Islam. It rather sheds light on the ways by which distorted images were produced at times where Christendom and Islam were engaged in hostile relationships, and how they are overtaken and pursued in our time by the media. The criticism applies not only to the making of public images but also to conceptions elaborated by scholars. The article shows how categories essential to historical narratives have contributed to distort perceptions of historical processes in Muslim contexts.

Keywords: Islam, Islamisation, Christianity, Conflict, Media, Historians, Conflict.

Resumen: La islamización del islam

Este artículo busca mostrar que la percepción generalizada del Islam en nuestro tiempo es el resultado de proyecciones, distorsiones y manipulaciones que pueden ser expuestas y analizadas. El enfoque contrasta con el tipo de argumento generalmente invocado por los predicadores, que se centran en los ideales asociados con el Islam. Más bien arroja luz sobre las formas en que se produjeron las imágenes distorsionadas en momentos en que la cristiandad y el islamismo se involucraban en relaciones hostiles, y cómo los medios de comunicación los superan y persiguen en nuestro tiempo. La crítica se aplica no solo a la creación de imágenes públicas, sino también a las concepciones elaboradas por los estudiosos. El artículo muestra cómo las categorías esenciales para las narrativas históricas han contribuido a distorsionar las percepciones de los procesos históricos en contextos musulmanes.

Palabras clave: Islam, islamización, cristianismo, conflicto, medios, historiadores, conflicto.